

acteur Ligier, qui, d'aventure, courait la province à cette époque, faisant entendre sur quelques scènes les grands accents de cette voix qu'il a condamnée au silence depuis quinze ans. Il interprétait le rôle de Charles Quint, rôle dont il a été le créateur. Lorsque, dans la vaste enceinte du théâtre, commencèrent à retentir ces splendides hexamètres qui passionnèrent jadis une jeunesse enthousiaste et lettrée, et qui, pareils aux vibrations d'un airain sonore, s'échappaient éclatants de la bouche du grand comédien, une sorte de stupeur indéfinissable, un étrange malaise, semblèrent saisir la plupart des auditeurs, ils s'entre-regardèrent avec l'étonnement muet et pénible de gens à qui l'on parle dans une langue inconnue. On eût dit, à coup sûr, qu'ils entendaient de l'iroquois ou du malgache. Le silence était profond, commandé qu'il était par la majestueuse renommée du vieux Ligier, mais il était glacial. Point d'émotions, point de terreur, point de passions peintes sur les physionomies ; rien de ce frémissement électrique qui court à travers les foules exaltées ; ni murmures, ni applaudissements ; et c'est à peine si quelques mains intelligentes et courageuses donnèrent à l'artiste une salve à laquelle la foule ne s'associa que médiocrement. Elle était excusable, elle n'avait pas la conscience de ce qu'elle venait d'entendre, elle était depuis tant d'années sevrée de l'audition des vers ! Dans la même représentation, pas un des acteurs chargés de donner la réplique à Ligier, ne fut en état de dire de suite quatre vers convenablement et sans les fausser. Car, c'est encore une remarque à faire, que, nulle part, hormis au Théâtre-Français, les comédiens n'ont conservé la tradition des vers et le mode de diction qui leur convient. Pour eux aussi, c'est de l'iroquois.

Cette décadence et ce discrédit sont visibles dans toutes les habitudes de la vie sociale, et même dans les sphères les plus élevées. Les salons aussi ont relégué la poésie loin d'eux ; ils